

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le passé et la création

Lise Vekeman, *Le troisième jour*, Montréal, Québec/Amérique, 1994, 176 p., 17,95 \$.

Nicole Lavigne, *Un train pour Vancouver*, Montréal, Boréal, 1994, 240 p., 19,95 \$.

Marie Bonenfant, *Canadiennes d'hier*, Sillery, Septentrion, 1994, 280 p., 25 \$.

Gabrielle Pascal

Number 75, Fall 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38217ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pascal, G. (1994). Review of [Le passé et la création / Lise Vekeman, *Le troisième jour*, Montréal, Québec/Amérique, 1994, 176 p., 17,95 \$. / Nicole Lavigne, *Un train pour Vancouver*, Montréal, Boréal, 1994, 240 p., 19,95 \$. / Marie Bonenfant, *Canadiennes d'hier*, Sillery, Septentrion, 1994, 280 p., 25 \$.] *Lettres québécoises*, (75), 32–33.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Lise Vekeman, *Le troisième jour*, Montréal, Québec/Amérique, 1994, 176 p., 17,95 \$.
Nicole Lavigne, *Un train pour Vancouver*, Montréal, Boréal, 1994, 240 p., 19,95 \$.
Marie Bonenfant, *Canadiennes d'hier*, Sillery, Septentrion, 1994, 280 p., 25 \$.



Le passé et la création

Lise Vekeman fait revivre une enfance blessée, Nicole Lavigne évoque une jeune mère qui abandonne son foyer et Marie Bonenfant écrit une sorte de chronique du début du siècle.

ROMAN
Gabrielle Pascal

LE TROISIÈME JOUR EST LE QUATRIÈME ROMAN DE LISE VEKEMAN. Son héroïne, Nora, est une femme d'une quarantaine d'années qui est dessinatrice de mode. Divorcée et mère d'une fille de dix-huit ans, elle a un ami, François, journaliste en reportage au Liban d'où il est sur le point de revenir. Plutôt que de s'écrire, ils s'envoient des cassettes et François demande à Nora de meubler sa solitude en lui offrant son histoire, celle de son passé.

Un défi dangereux

Parce qu'elle aime François, Nora se refuse à lui faire un récit convenu de son enfance et, parce que cette période de sa vie recèle un douloureux secret, elle affronte des souvenirs qui la bouleversent. Il lui faut d'abord commencer par les objets qui lui restent de ce passé, le double médaillon où la photo de sa mère, Catherine, jeune fiancée à l'air déjà maladif, voisine avec une case vidée de la photo du fiancé : «Nora l'a arrachée le soir de la mort de Catherine. Avec la pointe d'un couteau, elle a voulu l'enlever du bijou, de sa mémoire. De son enfance.» (p. 42) Il y a aussi une vieille poupée de chiffon qu'elle nomme «Nora Première» et dont il est dit : «Jamais Nora ne s'en séparait. Elle l'amenait en promenade, dans son lit, dans celui de... Et elle, Nora Première, elle croyait la fillette, ne la traitait pas de menteuse. Elle savait, avait tout vu de ses faux yeux immobiles et noirs.» (p. 42) Il y a, enfin, les lettres de Léon Mongeau, son père, toutes cachetées : «[...] toujours de la même épaisseur, comme s'il reproduisait sans cesse le même texte. Rite obscène. Son père l'accable. La pourchasse. Encore. Comme avant.» (p. 43) Ainsi la révélation progressive de l'inceste, le secret de Nora, s'introduit dans le texte. Comme une tache sombre qui, sur un buvard, gagne toute la page.

L'enfance blessée

Le récit subit une accélération quand Nora reçoit la visite de son frère Hugo. Leur père qui vivait chez son fils a demandé à entrer à

l'hospice Saint-Jean, près de chez Nora. Un dialogue de sourds s'engage entre le frère et la sœur. Le premier révèle que leur mère savait tout de l'inceste qu'a subi Nora. Mais il a pardonné à son père qui l'a pourtant brutalisé un jour où il défendait sa sœur. Nora, elle, ne peut croire que sa mère ait fermé les yeux sur l'horreur qui se déroulait chez elle. Hugo est plus lucide sur ce point et il soutient que Catherine «s'est laissée mourir pour ne plus voir le gâchis qu'elle aurait pu, qu'elle aurait dû empêcher» (p. 49). Avec finesse, l'auteure montre que les lucidités respectives des deux personnages ne parviennent pas à s'accorder sur ce sujet parce que leur perception de la vérité est obscurcie par la loyauté qu'ils ont pour l'un ou l'autre de leurs parents. Elle évoque aussi le silence familial devant l'acte criminel du père, pour protéger la réputation du groupe plutôt que de sauver l'individu.

Le récit d'une mort annoncée

Alors commence le récit d'une mort, celle de la petite fille devenue à son corps défendant objet de plaisir pour le père qui, pendant des années, lui a imposé sa loi. On voit les souvenirs odieux faire surface dans le texte comme dans l'esprit de l'héroïne et, progressivement, submerger toute autre réalité pour Nora. Le récit qu'elle enregistre pour François, loin de la libérer réveille en elle une honte désespérée qui lui ôte le goût de vivre. Après avoir décacheté la dernière lettre de son père qui demande son pardon, elle ne trouve dans cette insistante prière qu'une ressemblance haïssable avec le ton de ses exigences d'autrefois. Il ne restait que trois jours avant le retour de François, «le troisième jour», Nora renonce à l'attendre.

Lise Vekeman fait alterner avec bonheur les allusions vagues, le non-dit et des précisions sans fard. Grâce à ses talents de poète, elle crée une langue particulièrement signifiante et riche d'équivalences symboliques qui lui permet non seulement d'avoir toujours le ton juste mais encore de transcender avec originalité et talent la gravité du sujet traité.



Lise
Vekeman

L'enfance comme une cicatrice

Après avoir obtenu en 1986 le prix Georges-Bernanos pour son premier roman, *Le grand rêve de Madame Wagner*, Nicole Lavigne écrit un récit à la première personne, *Un train pour Vancouver*. Son héros qui est aussi le narrateur est un homme dans la trentaine qui décide de faire ce voyage en train pour renouer avec un passé qui l'obsède et qu'un fait divers a ressuscité. Il laisse à Montréal la femme qu'il aime, Birkine.

Il avait cinq ans quand sa mère, Michèle, partit en l'emmenant avec elle et en abandonnant son mari et son fils aîné. Elle s'installa avec lui aux environs de Springhill, en Nouvelle-Écosse, et il découvrit qu'elle était venue à cet endroit pour se rapprocher d'un pénitencier. C'est là qu'était enfermé Russell, un prisonnier avec qui Michèle avait noué une relation épistolaire devenue passionnée. Elle avait commencé à lui écrire après avoir lu un article paru dans la presse, où il se plaignait des conditions de vie des prisonniers. Cet amour laisse penser qu'une identification s'était développée entre eux et le narrateur précise à ce sujet : «Curieusement, c'est avec l'aide d'un homme lui-même privé de sa liberté que maman allait tenter de reconquérir la sienne.» (p. 99)

Ayant accepté de suivre son grand-père envoyé par la famille pour le ramener à Montréal à défaut de la jeune femme, l'enfant ne l'a plus revue que brièvement quand elle est revenue une fois au Québec avant de disparaître pour toujours. Mais ces événements restent vivants dans la mémoire du narrateur qui confie : «Mon séjour à Springhill me colle à la peau comme une cicatrice au genou [...]. Tout, absolument tout, reste gravé dans ma mémoire.» (p. 147)

Il décrit aussi l'angoisse des questions laissées sans réponses, l'obsédante quête des signes, le sondage du passé auquel son cœur meurtri l'a toujours ramené : «[...] les affres de l'absence, avec ses insatisfactions, ses manques, ses éternelles interrogations.» (p. 212)

Vers des retrouvailles

La mort de Russell abattu «accidentellement» par la police au cours d'un hold-up dans une banque, ramène le passé dans la vie du narrateur. Il décide de suivre cette trace pour tenter de retrouver sa mère. Ce voyage en train qui structure le roman amène le héros au quartier général de la police de Vancouver où il obtient le numéro de téléphone de Michèle. Son premier bonheur, c'est d'être aussitôt reconnu par elle.

La romancière a choisi de ne pas décrire l'indicible, ces retrouvailles tant attendues par le héros. Cela convient au ton mesuré de son récit et correspond aussi aux effets bien calculés de son intrigue. Ce sujet de l'abandon est traité par Nicole Lavigne avec maîtrise. On peut regretter cependant qu'elle n'ait approfondi ni les émotions de Michèle, cette jeune femme condamnée à abandonner les siens pour retrouver sa liberté ni, par ailleurs, les complexités inévitables de l'amour filial du narrateur. Cela remplacerait avantageusement de longues descriptions qui n'ajoutent que des pages à son roman. En matière d'écriture, la pudeur n'est bonne conseillère que quand son silence est éloquent.

Un peu de biographie

En 1941, Élixa Michaud publiait, sous le pseudonyme de Marie Bonenfant et aux Éditions Bernard Valiquette de Québec, un roman intitulé *Canadiennes d'hier*.

Dans sa préface, le directeur des Éditions du Septentrion, Gaston Deschênes, nous renseigne sur cette «Canadienne d'hier». Née en 1870 à Saint-Jean-Port-Joli, elle étudie chez les Ursulines de Québec, puis épouse en 1894 le D^r Arthur Duval. Six ans après leur mariage, ils se fixent à Montréal où M. Duval enseigne à la succursale montréalaise de l'Université Laval. Élixa y suit des cours de littérature et, plus tard, elle devient l'assistante du conservateur de la bibliothèque Saint-Sulpice. Les Duval passent souvent les vacances dans la maison d'été qu'ils ont fait construire sur la route de la gare à Saint-Jean-Port-Joli. Arthur est musicien, Élixa aime la littérature et la diction. Ils jouent souvent le dernier acte de *Cyrano* avec le concours d'invités venus de Québec et de Montréal. Après la mort de son mari en 1917, Élixa consacre une partie de ses loisirs aux voyages, en Europe notamment. C'est dans cette atmosphère culturelle qu'a été écrit le roman *Canadiennes d'hier*.

Un genre multiforme

Il s'agit d'un roman par lettres dont l'épistolaire principale n'est pas sans ressembler à l'auteure. Sylvie Carrière est une jeune Québécoise cultivée qui, séjournant à Saint-Jean-Port-Joli, tombe amoureuse d'un paysan, Jean Leclerc. Elle confie ses sentiments à une vieille dame du village, Valérie Anctil-Tessier, qui devient l'intermédiaire entre les deux amoureux. Sylvie est bachelière en littérature et son père est sous-ministre du gouvernement provincial, ce qui introduit une inégalité sociale entre les deux jeunes gens. Jean finit par épouser l'institutrice du village tandis que Sylvie devient infirmière et s'engage dans un hôpital militaire français. Après la guerre, elle revient au Québec où elle trouve Pauline, veuve de Jean et déjà remariée. Les deux femmes sympathisent et Sylvie se fait construire une maison d'été au village tout en faisant du bénévolat dans des hôpitaux de Québec et de Montréal.

Portraits de femmes

Les caractères des personnages sont peu fouillés, mais on trouve dans ces lettres des portraits de femmes du début du siècle. Il y a celui de Sylvie, jeune fille exceptionnelle par sa formation intellectuelle et son autonomie, celui de sa sœur Hélène, jeune épouse plus mondaine et conventionnelle, et celui de la jeune veuve qu'on remarque très vite sans lui demander son avis, parce que la terre n'attend pas. Même Valérie Anctil-Tessier qui a vraiment existé, comme plusieurs personnages évoqués, offre un exemple de ces veuves de notables, protectrices des arts et, à l'occasion, confidentes des jeunes filles.

L'idée de rééditer *Canadiennes d'hier* a été suggérée par la célébration du tricentenaire de Saint-Jean-Port-Joli. Par sa préface détaillée comme aussi par ses notes de bas de page et les illustrations d'époque qu'il a trouvées, l'éditeur a fait de cette œuvre modeste un joli livre : ce travail, qui situe, soutient et embellit le texte ancien, est un modèle du genre.



Marie Bonenfant

